

Psychanalyse, vie quotidienne

Aux origines de l'ouvrage, ce questionnement : comment rendre compte d'une analyse, éventuellement témoigner de ses effets ? Car l'expérience analytique ne se laisse pas facilement appréhender : « au cœur de la difficulté, le fait que la situation analytique ne supporte pas de tiers » (Freud). Une scène à deux, rien qu'à deux, qui exclut tout spectateur, une scène inaccessible par nature...

Le lecteur de *Psychanalyse, vie quotidienne* a pourtant la nette impression de pénétrer l'intimité d'une séance, d'assister, sinon à son déroulé, à des instants déterminants ou simplement d'en recueillir des bribes, avec la jubilation de celui qui observe par le petit trou de la serrure. La forme de l'ouvrage, constitué de petits textes courts, permet en effet de saisir instantanément quelque chose de la vie de l'analyse : un aphorisme qui résume l'essentiel, un souvenir (ré)actualisé, ou encore un événement psychique qui surgit enfin, alors qu'il était jusque là, et depuis fort longtemps, tapi dans la nuit de l'inconscient. Un catalogue de la *Redoute*, une moustache, un tableau, une carte postale, la sonnerie d'un téléphone : autant de petits éléments du quotidien de l'analyse qui composent l'ouvrage, de petits riens qui dissimulent des trésors pour peu que l'on veuille bien s'y attarder. En particulier, les petites malfaçons et défauts du langage : un « s » qui manque, des points de suspension, une erreur de syntaxe ou encore l'énoncé dissuasif d'une formule toute faite : « la langue est un trésor, une caverne d'Ali Baba, il n'y a qu'à se pencher pour ramasser », écrit Jacques André, « c'est le privilège de la psychanalyse de permettre aux formules les plus convenues, aux propos les plus anodins, ceux que l'on prononce sans y penser, de brusquement se lester de la vérité la plus profonde ».

L'évocation de nombreux personnages, de leur périple analytique fait d'errances et de mutations, est aussi l'occasion d'interroger le dispositif de la psychanalyse. En premier lieu, les éléments qui composent son intérieur, son habitacle : la permanence du cadre (« Nature morte »), les oublis contre-transférentiels de l'analyste (« Mémoire »), l'émergence, parfois brutale, du transfert (« Le troc »), ou encore la fin de l'analyse (« baiser volé ») : « les frontières psychiques, celles du moi de l'analysant, épousent sans heurt celles du dispositif ; mieux que cela, elles en garantissent le tracé contre les éventuels empiètements ».

Une réflexion nourrie sur la spécificité de la pratique psychanalytique, sur sa configuration interne, mais également sur toutes les manifestations de la vie courante qui font, de temps à autre, irruption dans le cocon étanche du dispositif (des travaux dans l'immeuble, une porte qui claque, le retard imprévu du psychanalyste, etc.), tous les composants de la réalité extérieure, qui, au lieu de rester à la porte de l'analyse, seront incorporés, puis digérés par elle : « sans attendre, la réalité psychique occupe les lieux, imposant non seulement son dedans au dehors, mais s'appropriant encore les perturbations externes comme un morceau d'elle-même ».

Par exemple, le cas de Louise, qui, à partir du retard de l'analyste coincé dans les transports, « réalise le tour de force de mettre au compte de l'imaginaire de la scène, au compte du fantasme, une panne d'aiguillage ou une coupable imprévoyance ». Paradoxalement, c'est même parfois précisément sur la réalité concrète, habituellement bannie par l'analyse, « que la pensée vagabonde de l'analyste fonde ses derniers espoirs » : ainsi, le cas d'Amélie, pour qui le déménagement du cabinet permet, qu'enfin, une parole émerge, alors que la cure avait visiblement pris « des allures de cure thermale »... « Etrange oreille du psychanalyste qui, dans l'espoir d'entendre, laisse dériver son écoute » : une oreille qui traîne, comme à l'affût, pour saisir l'instantané d'une formule, la finesse d'un énoncé. Et ce que le lecteur discerne, au rythme de l'écriture mélodieuse de l'auteur, c'est le plaisir intact, sans cesse renouvelé, l'émerveillement devant la créativité de l'inconscient, la surprise inaltérable suscitée par l'irruption d'une de ses manifestations - à ce titre, *Psychanalyse, vie*

quotidienne pourrait presque constituer le second volet de *L'imprévu en séance*.

Comme un oiseau sur la branche : soutenir « la polysémie de l'expérience analytique », flâner parmi les possibles, tolérer l'inconfort d'une écoute en équilibre instable, qui admet la multiplicité des interprétations, pour contrecarrer la tentation unitaire – voire totalitaire – de la théorisation.

Les grandes questions abordées (la maternité, le genre, l'Œdipe, la névrose de contrainte, la honte, la douleur, etc.) témoignent toutes de cette volonté de s'enfoncer dans les profondeurs du « marécage clinique », de se laisser guider par l'inventivité de l'inconscient plutôt que de s'enfermer dans le piège de la « pente unificatrice, à laquelle toute théorie n'échappe jamais complètement ». Car « il n'existe pas, en psychanalyse, un lieu psychique d'où le regard théorique puisse embrasser l'ensemble ». Parce que la théorie, chez le psychanalyste, est soumise au fantasme qui en est la source, autant objet de recherche que moteur de la réflexion, le danger est celui de l'attraction pour les « solutions géniales » (Freud), qui, comme les théories sexuelles de l'enfant, risquent de n'être que le reflet de la vie d'âme du penseur. Refus de la synthèse réductrice et éloge de l'hétérogène, pas d'accrochage fétichiste à la théorisation mais une invitation à la polymorphie, à la « polyphonie des interprétations ».

Et, en refermant le livre, on se dit que, oui, assurément, *Psychanalyse en liberté*, un temps envisagé par l'auteur, eut été un bon titre...